

## Place aux livres

---

Numéro 77, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (77), 57–61.



Alexander Reford (dir.). *Au rythme du train 1859-1970*. Québec, Les Publications du Québec, 2002, 193 p.

Lucie Desrochers (dir.). *Œuvres de femmes 1860-1961*. Québec, Les Publications du Québec, 2003, 207 p.

Les huitième et neuvième titres de la belle collection «Aux limites de la mémoire» réunissent des centaines de photographies historiques, souvent inédites et d'une grande beauté, tout comme dans les ouvrages précédents de cette série, dont certains avaient d'ailleurs été louangés dans les pages de cette revue. Chaque livre offre une photo par page, accompagnée d'un court texte chargé de révéler sa valeur historique ou ethnographique. Presque toutes les régions du Québec y sont tour à tour représentées.

Le livre *Au rythme du train* confirme que l'histoire des transports donne l'occasion d'évoquer le cours de presque toutes les activités humaines d'une nation à une époque donnée, et se range dans cette catégorie des livres portant sur un sujet précis, mais qui révèlent en fait tout un univers de réalités très diverses, ayant considérablement changé au cours des décennies. C'était le temps où même le premier ministre utilisait le train!

Les premiers chapitres décrivent plusieurs étapes de la fabrication des trains en usine et l'aménagement des voies ferrées, qui s'effectuait au prix d'un long défrichage des forêts et la négociation des pentes abruptes. On y découvre de très belles photos datant du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le gigantesque viaduc ferroviaire de Cap-Rouge (longtemps surnommé le «trecel» pour imiter le mot anglais *trestle*), ou encore ce curieux petit

pont tournant, toujours existant, érigé au-dessus du canal Lachine, non loin de la gare de Montréal. Une autre photo montre clairement les deux voies ferrées parallèles sur le pont de Québec, avant que les automobiles puissent y circuler (p. 45). D'autres photographies plus anciennes évoquent des scènes légendaires ou parfois inimaginables, comme ces rails de chemin de fer posés témérairement sur un pont de glace, durant l'hiver de 1884, au-dessus du fleuve Saint-Laurent (p. 18). C'était l'époque où les propriétaires du pont Victoria de Montréal interdisaient l'usage de leurs rails à leurs compétiteurs!

Comme on peut le voir dans ce livre très réussi d'Alexander Reford, le train constituait un mode de vie spécifique dans notre pays, avec ses locomotives affrontant les bancs de neige, plus tard avec ses cabines de luxe, ses modestes gares régionales, ses ouvriers spécialisés (comprenant de nombreux contrôleurs noirs), sans oublier les différents groupes de voyageurs : nouveaux mariés entourés de villageois à la gare, jeunes vacanciers aisés en route vers les Laurentides pour le ski, soldats appelés sous les drapeaux, zouaves en route vers l'Italie. L'ouvrage offre en outre quelques photographies des tramways de Montréal et de Québec. Le chapitre sur les catastrophes ferroviaires contient des photos saisissantes de déraillements, collisions, bris de terrain ou effondrements de ponts. Malgré le caractère tragique de ces images, il importait de ne pas les occulter dans un ouvrage aussi complet.

Plus que beaucoup de titres de cette collection, *Au rythme du train* permet de raconter indirectement tout un pan de notre histoire, par l'évocation de la spécificité de nos chemins de fer et les multiples professions de leurs employés. Par la précision de ses notices et la variété de ses photos judicieusement choisies, ce beau livre figurera certainement parmi les meilleurs de sa collection.

En contraste évident avec l'univers essentiellement masculin des trains, le livre *Œuvres de femmes 1860-1961* illustre le travail revalorisé de nos mères, grand-mères, ouvrières, fermières ou religieuses. Comme dans l'ouvrage précédent, les thématiques sont souvent construites autour de la vie professionnelle et des rôles sociaux : les écoles et la vie religieuse, le mariage et la famille, les femmes au travail à la ville ou sur la ferme. Les photographies d'une grande variété montrent des femmes dans une multitude de situations et de lieux : des classes féminines ou mixtes dans des écoles de village ou des pension-

nats, des ménagères dans leurs cuisines, des clientes au marché public, des ouvrières dans des usines et de nombreux portraits de groupes.

Les légendes accompagnant les photos contiennent parfois beaucoup de détails et de chiffres, mais les photos demeurent éloquentes et évocatrices. Je reste toutefois déçu par l'imprécision de plusieurs légendes de ce volume, qui trop souvent ne fournissent aucun commentaire quant au contenu de l'image (p. 44, 45, 46, 48, 59). Dans ces cas, on a l'impression que l'image est uniquement au service d'un plaidoyer stigmatisant la mise à l'écart des femmes de la vie sociale et surtout du pouvoir, ce qui en soi est loin d'être faux. En outre, une erreur assez flagrante subsiste : s'il est vrai que l'Université Laval avait bien occupé un édifice à Montréal, au début du XX<sup>e</sup> siècle (sur le site actuel de l'UQAM), la photo montrée à la page 25 n'a pas été prise à Montréal, comme le suggère la légende : celle-ci correspond en fait à l'ancien édifice central de l'Université Laval, situé rue Sainte-Famille, dans le Vieux-Québec. Cet immeuble et cette entrée n'ont d'ailleurs pratiquement pas changé lorsqu'on examine cette photo, même après plus de 50 ans.

Chacun à sa manière, les livres *Au rythme du train* et *Œuvres de femmes* proposent une histoire du Québec par l'image, inévitablement succincte et épisodique, mais qui devrait inciter à poursuivre la réflexion et les lectures.

Yves Laberge



Josiane Boulad-Ayoub et François Blanchard. *Les Grandes Figures du monde moderne*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 580 p.

*Les Grandes Figures du monde moderne* est un ouvrage qui se résume en un tournemain. Il raconte «un grand récit : celui des faits, des institutions sociales et politiques, des grandes figures de la pensée, de l'art, des lettres, de la science et de la technique qui ont constitué le monde moderne» (p. 9-10). Voilà ce que l'on appelle un vaste programme!

Quel ambitieux défi se sont donc donné Josiane Boulad-Ayoub, François Blanchard et leurs collaborateurs. De la Renaissance à la Révolution française, *Les Grandes Figures du monde moderne* brosse un panorama de quatre siècles déterminants dans le façonnement du



monde actuel. Plus particulièrement, ce sont les principaux courants de pensée et les découvertes qui ont marqué la Renaissance, le Grand Siècle et le Siècle des lumières qui sont scrutés.

Tous plus illustres les uns que les autres, une galerie de personnages ayant marqué l'Histoire sont passés en revue. Montaigne, Rabelais, Locke, Galilée, Descartes, Spinoza, Leibniz, Newton, Voltaire, Rousseau, Goethe et Kant sont du lot. Et c'est tant leur œuvre que leur contribution à l'humanité, sur les plans scientifique, politique, artistique ou littéraire dont il est question, dans un souci de concision et de vulgarisation – souci qui a été respecté par l'ensemble des auteurs tout au long des 25 chapitres.

Signe des temps sans doute, l'ouvrage est accompagné d'un CD-ROM. Plus qu'une simple réplique de la version papier, le CD-ROM comprend une bibliographie d'hyperliens sur le Web ainsi qu'un supplément intéressant par rapport au livre : les quelques centaines d'illustrations y sont en couleurs.

Synthèse plus qu'analyse, *Les Grandes Figures du monde moderne* est parfaitement réussi dans la mesure où on le prend pour ce qu'il est : un ouvrage de base, voire de référence, qui se veut à la portée de tout un chacun. Enfin, soulignons l'imposante bibliographie qui invite le lecteur à aller plus loin selon ses besoins et intérêts.

Jean-François Bouchard



Patrice Halley et al. *Les Sentinelles du Saint-Laurent. Sur la route des phares du Québec*. Montréal, Éditions de l'Homme, 2002, 256 p.

Le photographe Patrice Halley a parcouru des lieux où peu d'entre nous pourraient se rendre, en visitant systématiquement les phares du Québec, de l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'au golfe, en incluant l'île d'Anticosti et les îles de la Madeleine. La plupart de ces phares sont isolés et souvent inaccessibles, loin des routes, érigés sur des îles inhabitées ou sur des sites accessibles seulement par bateau (comme celui de Pointe-des-Monts, qui n'est pourtant pas situé sur une île). Ils sont toutefois bien visibles de la mer, et c'est précisément leur rôle.

Comme l'explique Andréa Neu, un grand nombre de ces phares étaient progressivement abandonnés au milieu du XX<sup>e</sup> siècle; l'automatisation avait fait disparaître le dur métier de gardien de phare, puis une vague de démolition des phares abandonnés avait eu lieu à partir de 1970. Comme c'est souvent le cas dans notre pays, il a fallu convaincre les autorités de la valeur patrimoniale de ces phares anciens pour faire cesser leur destruction.

Beaucoup de ces majestueux monuments maritimes datent du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier phare du Saint-Laurent avait été construit en 1809 sur l'île Verte, et celui-ci fut le seul pendant 21 ans. De nombreux naufrages et des milliers de victimes avaient rendu nécessaire l'érection de ces repères visuels.



Les textes présentent successivement chaque phare du Saint-Laurent; les commentaires traitent de l'historique de l'emplacement, de l'architecture de l'édifice, de la vie quotidienne des anciens gardiens de phares et de son usage actuel (musée, lieu de villégiature, centre de recherche). Le pilote Jean Cloutier signe le meilleur texte de l'ouvrage, précis et instructif, sur son travail d'escorte et d'accompagnant pour le pilotage provisoire de l'un de ces 7 000 navires étrangers naviguant chaque année sur le fleuve

Saint-Laurent, dans ce cas entre Québec et Les Escoumins, là où la profondeur varie entre seulement une quinzaine de mètres (près de l'île d'Orléans) et jusqu'à 300 mètres (après Tadoussac). À ces obstacles invisibles que sont les hauts-fonds s'ajoutent plus de 84 îles et îlets, uniquement entre Québec et Pointe-des-Monts.

Plus d'une centaine de photos grand format en couleurs, pas toujours légendées et jamais datées, constituent l'essentiel de l'ouvrage. En outre, quelques photos d'époque, non datées, se retrouvent dans les premières pages. Le livre *Les Sentinelles du Saint-Laurent* constitue un magnifique album de photographies et comblera ceux qui aiment l'histoire maritime, les paysages, les îles ou ceux qui veulent découvrir des coins méconnus du Québec.

Yves Laberge



Jean-Yves Grenon. *Pierre Dugua de Mons. Fondateur de l'Acadie (1604-1607) et cofondateur de Québec (1608-1613)*. Charente-Maritime, Archives départementales, 2001, 33 p.

La Société historique de Québec vient de publier une troisième édition d'un ouvrage consacré à Pierre Dugua de Mons, fondateur de l'Acadie et instigateur de la fondation de Québec, en 1608.

Sous la plume de Jean-Yves Grenon, diplomate à la retraite, féru d'histoire, cet ouvrage a pour but de faire connaître ou de rappeler le rôle primordial qu'a joué ce personnage pourtant méconnu et même oublié. En effet, le nom de Pierre Dugua de Mons a souvent été tenu dans l'ignorance.

L'auteur a voulu combler cette lacune. Des études, des recherches minutieuses, des entrevues avec des historiens, des visites à Royan, en France, où est né le personnage, lui ont donné la place qui lui convient dans l'épopée de la fondation de l'Acadie, en 1604, et de Québec, en 1608.

Né à Royan, en Charente-Maritime, en 1560, Pierre Dugua de Mons fit d'abord une carrière militaire sous la bannière d'Henri de Navarre, devenu Henri IV. Financier et homme de grande vision, Dugua eut l'idée de fonder une colonie en Amérique. Après avoir parlé de son projet au roi et obtenu de ce dernier le titre de lieutenant-général, il fit appel à un de ses compatriotes du nom de Samuel de Champlain, natif de Brouage, l'intéressa à l'affaire et entreprit avec lui cette extraordinaire aventure.

En 1599, Dugua eut l'occasion d'accompagner son ami Pierre Chauvin au poste de traite de Tadoussac. Les événements s'enchaînèrent : en 1604, avec Champlain, il organise et effectue une expédition sur la côte de l'actuel Nouveau-Brunswick et à l'île Sainte-Croix, hiver désastreux s'il en fut un. L'année suivante, la petite colonie déménage ses pénates à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis Royal.

Se trouvant en grande difficulté financière, la compagnie du sieur de Mons doit renoncer et rentrer en France, en 1607. Les deux hommes – Dugua et Champlain – se retrouvent n'ayant pas abandonné ce grandiose projet. Dugua fournit l'argent nécessaire et il mandate Champlain pour établir une colonie à Québec, ce qui se fera l'année suivante. Ces deux hommes sont donc étroitement associés dans cette gigantesque entreprise.

Monique Duval

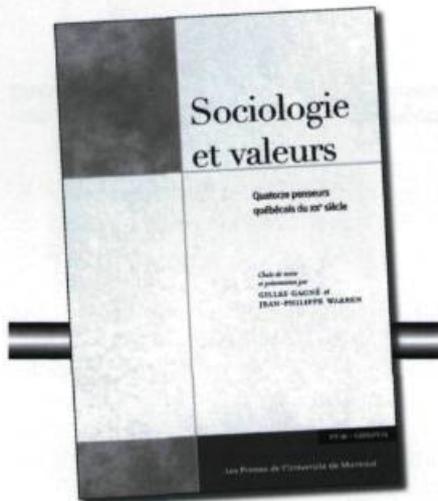


Gilles Gagné et Jean-Philippe Warren (sous la direction de). *Sociologie et valeurs. Quatorze penseurs québécois du XX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003, 393 p.

L'histoire de la sociologie telle que pratiquée au Québec constitue un domaine rarement enseigné dans nos universités et peu abordé dans l'édition, malgré l'intérêt des travaux de nos universitaires ayant été publiés dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Afin de combler cette déficience, l'essentiel du recueil *Sociologie et valeurs* rassemble des articles d'époque ou de larges extraits de textes historiques de quatorze penseurs québécois en sciences sociales, parmi lesquels on découvrira des noms relativement méconnus mais influents en leur temps, comme Léon Gérin, Édouard Montpetit, Arthur Robert, Esdras Minville. Les textes et leurs auteurs respectifs sont méticuleusement présentés par les responsables de la publication afin de préciser le contexte historique et mettre en évidence la contribution de ces sociologues, pédagogues ou théoriciens.

La première moitié de l'ouvrage demeure la plus instructive et offre plusieurs redécouvertes du point de vue historique. L'article de Léon Gérin (1863-1951), datant de 1905 et portant sur «La vulgarisation de la science sociale chez les Canadiens français», insiste sur la pertinence de la recherche sociologique selon les méthodes d'observation de l'école française. Plus

loin, une conférence fort à propos d'Édouard Montpetit (1881-1954) apparaît comme une véritable leçon d'éducation à la citoyenneté, lorsqu'il vante – avec ferveur – les nobles vertus du civisme : «Si vous aimez votre pays, faites-lui, en votre personne, le cadeau d'un bon citoyen.» (p. 88). C'était en 1921.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, et malgré l'influence de la philosophie thomiste sur beaucoup de textes ici reproduits, la sociologie québécoise du début du XX<sup>e</sup> siècle était particulièrement ouverte sur le monde. Ainsi, un article d'Arthur Robert (1876-1939), publié en 1922, propose une critique des conceptions morales des sociologues français Émile Durkheim et Lucien Lévy-Bruhl. D'ailleurs, autre signe d'ouverture, on remarque que la plupart des auteurs réunis ici avaient fait des études universitaires en Europe et citaient fréquemment dans leurs écrits bon nombre de penseurs français.

Plus loin, un article rare de Jean-Charles Falardeau (1914-1989) pose la question, souvent reprise depuis, à savoir : «Qu'est-ce que la sociologie?» Ce texte datant de 1949 figure parmi les meilleurs de l'ensemble. Ancien élève du sociologue américain Everett Hughes, Falardeau traduira en français la monographie que son maître avait consacrée à Drummondville (*French Canada in Transition*, University of Chicago Press, 1<sup>re</sup> édition en 1944), et s'inspirera de ses recherches sur le terrain pour initier à son tour des travaux d'écologie urbaine portant sur la ville de Québec. L'article de Fernand Dumont, «La raison en quête d'imaginaire», poursuit les interrogations de Jean-Charles Falardeau sur la fonction de l'imaginaire social.

Plus près de nous et forcément plus familière, la deuxième moitié de l'ouvrage

réunit des textes de sept sociologues contemporains comme Guy Rocher, Fernand Dumont et Marcel Rioux. Les textes retenus pourraient se classer en deux catégories : ceux qui abordent des questions sociologiques (les problèmes théoriques, les paradigmes, la culture), et ceux, moins nombreux, portant spécifiquement sur le Québec. Ouvrage dense et exigeant, *Sociologie et valeurs* conviendra particulièrement aux chercheurs en histoire des idées et en épistémologie des sciences sociales.

Yves Laberge



Paul Labonne. *Paul Sauvé. Désormais, l'avenir (1907-1960)*. Outremont, Point de fuite, 2002, 109 p.

Paul Sauvé est un personnage important dans l'histoire du Québec : il a entamé des réformes avant l'avènement de la Révolution tranquille. Paul Labonne, historien et muséologue, s'est intéressé à la vie de Paul Sauvé dans son ouvrage intitulé *Désormais l'avenir*. Il raconte la vie du politicien, mais il évoque également celle de son père, Arthur Sauvé, qui, lui aussi a été très actif sur la scène politique provinciale et fédérale.

Élu député conservateur dans le comté des Deux-Montagnes, en 1930, Paul Sauvé devient le plus jeune député à occuper le poste de président de l'Assemblée législative lorsque l'Union nationale prend le pouvoir, en 1935. Après avoir participé à la Deuxième Guerre mondiale, il devient



ministre du Bien-Être social et de la Jeunesse, en 1945, dans le cabinet de Maurice Duplessis jusqu'au jour où ce dernier meurt subitement, en 1959. Après un vote unanime des unionistes, Paul Sauvé est appelé à diriger le Québec. Contrairement à son prédécesseur, il se montre plutôt conciliateur. Il réconcilie le gouvernement

du Québec avec Ottawa et il modernise l'appareil de l'État. Paul Sauvé prépare en fait la Révolution tranquille, mais il ne pourra pas la réaliser puisqu'il meurt après 112 jours au pouvoir.

L'auteur nous amène dans les coulisses de l'arène politique en nous racontant la relation privilégiée qui existait entre Arthur et Paul Sauvé. Il nous apprend également que Paul Sauvé était le seul ministre qui remettait en question les décisions de Maurice Duplessis et qu'il a souvent songé à démissionner étant donné la poigne de fer de l'ancien premier ministre. Le texte est appuyé par des photos inédites dont l'une qui présente la famille Sauvé qui aimait beaucoup la nature avec un immense flétan de 240 livres!

Bref, l'ouvrage de Paul Labonne est excellent pour découvrir un homme rarement évoqué en profondeur dans l'histoire du Québec.

Marie-Eve Shaffer



Jan Spurk. *Critique de la raison sociale. L'École de Francfort et sa théorie de la société*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 237 p.

L'École de Francfort n'est pas un immeuble que l'on pourrait visiter lors d'un séjour en Allemagne, c'est un courant de pensée philosophique qui a été articulé par deux sociologues allemands, Max Horkheimer (1895-1973) et Theodor W. Adorno (1903-1969), à partir de 1922. Ces universitaires s'inspirèrent du marxisme, de la psychanalyse et de la philosophie allemande pour forger une théorie critique sur les mécanismes de contrôle qui régissent la société. L'avènement du III<sup>e</sup> Reich force ces intellectuels à s'exiler dès 1933, et après bien des épreuves, le groupe se retrouve à New York pour poursuivre ses recherches. Mais Horkheimer s'adapte mal à l'Amérique; il persiste à vouloir publier en langue allemande la revue de son Institut, même s'il est transposé aux États-Unis (p. 41). Adorno n'apprécie pas beaucoup les Américains, qu'il juge «superficiels» (p. 156). Ils obtiennent néanmoins le financement qui leur permet de rédiger leurs études les plus importantes et ils retourneront en Allemagne de l'Ouest une fois la reconstruction terminée.

Comme l'avait fait l'Américain Martin Jay dans *L'imagination dialectique : histoire de l'École de Francfort et de l'Institut de recherches sociales (1923-1950)* (traduit



en français chez Payot, en 1977), le livre *Critique de la raison sociale* raconte les étapes de la formation de ce courant de pensée, et les parcours de ses principaux auteurs, et les aspects de leur théorie qui persistent de nos jours. Même s'il n'y est pas spécifiquement question du Canada, l'influence de ces chercheurs sur nos universitaires était non négligeable. L'École de Francfort touche la sociologie de la connaissance, la propagande, la culture de masse, les études sur la radio et sur les théories de la communication. Ce livre dense de Jan Spurk conviendra aux lecteurs déjà familiers de l'œuvre de Horkheimer et Adorno, dont l'essentiel se trouve dans le livre *Dialectique de la raison* (Gallimard, 1974), préalable nécessaire à la lecture de cette *Critique de la raison sociale*.

Yves Laberge



Gérard Desrosiers. *Mémoires d'un médecin de campagne*. Montréal, Desrosiers et associés inc., 2003, 220 p.

Préfacé par l'historien bien connu, Marcel Trudel, ce livre du docteur Gérard Desrosiers raconte l'histoire d'un médecin de campagne qui a pratiqué à Saint-Narcisse, en Mauricie, et, ces dernières années, à Trois-Rivières, pendant 50 ans!

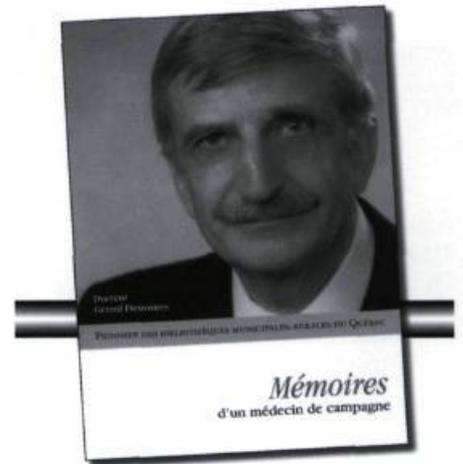
Le domaine de la médecine a évolué si rapidement que la vie quotidienne de cet homme vaillant et intrépide nous apparaît d'un autre âge.

Le docteur Desrosiers est un conteur. Son style à la fois naturel et captivant nous entraîne dans une série de situa-

tions et d'aventures qui tiennent parfois de l'exploit. Ce pan de vie mouvementée se lit avec bonheur.

Exercer la médecine à la campagne est une tâche difficile, ardue, mais combien gratifiante! Les jeunes d'aujourd'hui ne sauraient imaginer les sacrifices et le courage, la présence d'esprit que pouvait exiger la pratique de la médecine à la campagne. Le médecin se devait d'être polyvalent, c'est-à-dire «spécialiste en tout».

Le docteur Desrosiers a droit à notre admiration à un double titre : celui d'avoir pris soin d'un bassin étendu de malades, mais aussi celui d'avoir réussi à créer, avec l'aide la Société Saint-Jean-Baptiste, un réseau de bibliothèques municipales et scolaires en Mauricie. L'exemple a été suivi par de nombreux villages à la grandeur du Québec.



Les mémoires de ce médecin de campagne témoignent d'une carrière remplie de dévouement où s'entremêlent anecdotes amusantes et moments pathétiques. Ils nous font prendre conscience du chemin parcouru par la médecine et la culture à travers ces décennies.

Les médecins de campagne (existent-ils encore?) ont été des pionniers, des créateurs et des modèles. Ces médecins de famille prenaient le temps de soigner, le plus souvent de guérir, mais aussi celui de connaître leurs malades.

Le livre du docteur Desrosiers est agrémenté de nombreuses photographies qui ajoutent à l'intérêt du récit.

Madeleine des Rivières



Louis-Antoine de Bougainville. *Écrits sur le Canada : mémoires, journal, lettres*. Sillery, Septentrion, 2003, 430 p.

Pierre Pouchot. *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*. Sillery, Septentrion, 2003, 324 p.

Ces deux ouvrages fascinants s'adressent à ceux qui aiment entendre parler d'aventures. Effectivement, les mémoires de ces deux militaires français en Amérique du Nord, lors de la guerre de 1756-1763, sont truffés de renseignements sur la perception du Canada et de ses habitants et sur les tactiques militaires de l'époque.



Louis-Antoine de Bougainville, capitaine dans l'armée, fut nommé aide de camp du marquis de Montcalm, puis commandant des troupes du Canada, en février 1756. Tous les deux quittèrent la France, au mois d'avril de la même année. Bougainville raconte ses expériences jusqu'en novembre 1758. Il note de façon détaillée le nombre de combattants dans les victoires importantes : le siège de Chouagen, sur le lac Ontario, en 1756 (p. 124-130), sur le lac Champlain, en 1757 (p. 130-140, 220-238) ainsi que la bataille de Carillon, en 1758 (p. 250-300). Il retourne en France, en novembre 1758, afin de demander des renforts et il revient, en mai 1759, à titre de colonel pour commander le camp de Beauport. Toutefois, il écrit très peu sur les événements survenus après ce voyage en France.

L'ingénieur militaire Pierre Pouchot est capitaine dans l'armée lorsqu'il entreprend son séjour au Canada (à Catarauqui), en juillet 1755. Il est plus actif dans la région des Grands Lacs. Selon l'éditeur Catherine Broué : «Pouchot présente un point de vue différent de celui du journal

de Bougainville, plus représentatif des événements qui se sont déroulés autour du lac Champlain à la même époque». En 1756, le gouverneur de Vaudreuil sollicite pour Pouchot une commission de lieutenant-colonel. Pouchot prit le commandement du fort de Niagara, qui tomba, en juillet 1759 (p. 90-166). Après un échange de prisonniers, il revint commander le fort de Lévis, qui tomba à son tour, en mars 1760 (p. 166-175).

Dans ces deux livres, on retrouve des commentaires fort intéressants sur les relations avec les Autochtones et la milice canadienne – surtout au sujet de la guerre dans les bois. Ils commentent les décisions françaises (et les relations entre Montcalm et Vaudreuil). Ce qui est frappant, c'est l'importance accordée à la marine. En lisant les vingt lettres qu'il a écrites et qui sont reproduites dans cet ouvrage, on peut découvrir un Bougainville beaucoup plus ouvert. Quant à Pouchot, ce dernier décrit de façon très détaillée ses observations topographiques.

Ces deux publications rendent plus accessibles des interprétations importantes de la guerre de 1756-1763. Les mémoires de Pouchot, publiés en anglais en 1866 et en 1994, sont présentées avec des notes très utiles en marge du texte principal, de même qu'avec un index pertinent. Malheureusement, la table des matières, surtout pour les tomes un et deux, laisse à désirer. Fort heureusement, celle des écrits de Bougainville est excellente. On y retrouve aussi un bon index ainsi qu'une intéressante préface d'Étienne Taillemite.

John MacFarlane



Conrad Laforte. *Contes traditionnels du Saguenay*. Québec, Nota bene/Va bene, 2001, 300 p. (Coll. Menteries drôles et merveilles).

La culture de tradition orale offre une résistance à l'ethnologue souhaitant l'étudier : la documentation. La première étape de la recherche consiste à recueillir, dans les mémoires individuelles, les souvenirs qui permettront de reconstituer l'histoire collective – la pratique du conte de tradition orale.

Pour constituer son anthologie des *Contes traditionnels du Saguenay*, Conrad Laforte, chercheur de l'Université Laval lié au Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT), a réalisé au cours des années 1950 une série d'entretiens avec quatre «informateurs», soit

trois conteurs et une conteuse, qu'il considère comme «les véritables auteurs» (p. 11) de ce recueil. À partir de ce fonds, l'auteur a effectué un choix de dix-sept histoires, des «contes merveilleux, des contes à rire, des contes d'animaux, et un conte dit «à formule ou à répétition» [afin] de faciliter l'étude de certains aspects de répertoires particuliers (p. 10). La variété du corpus laisse à penser que la tradition du conte populaire au Saguenay, à l'époque où elle se pratiquait, dans les camps de forestiers l'hiver et lors de veillées en famille, était foisonnante et vivante – à l'image de la tradition internationale. Cependant, M. Laforte estime qu'elle a décliné au moment de l'invention de la radio, pour pratiquement s'éteindre avec l'apparition de la télévision.



Même si le lecteur n'a pas l'intention de se mettre à l'étude de la tradition orale du conte au Saguenay, il aura un plaisir certain à «écouter» conter les histoires (didactiques, loufoques, voire scatologiques) transmises en guise de mémoire d'une génération à l'autre. Les textes de ce recueil laissent littéralement «entendre» les expressions savoureuses des conteurs et transparaître le fil de narrations parfois répétitives et erratiques. Un glossaire des usages linguistiques vernaculaires des conteurs a d'ailleurs été dressé afin d'aider le lecteur à comprendre leur français. Mais une question taraude ce même lecteur – cependant, elle n'altère pas le plaisir de cette lecture : si l'on doit recourir à un glossaire pour comprendre le langage des conteurs, inhérent à leurs histoires et tout aussi coloré, n'est-ce pas un indice que l'apport de ces conteurs à la mémoire collective reste précaire, et ce, malgré la récente reprise de la pratique orale du conte?

Julie Gaudreault